



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 6, 1961 – 1, p. 12-15

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15231-6.p.0020](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15231-6.p.0020)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1961. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des Livres

Claudél plus intime, Henri Mondor, de l'Académie française (1 vol. in-8° de 331 p. Paris, Gallimard. 1960).

Il faut, nous semble-t-il, entendre en deux sens ce titre, où se perçoit un écho de *Mallarmé plus intime*.

Premier sens : ce livre nous conduit jusqu'à l'intimité de Paul Claudel, en nous permettant de le rejoindre « très tôt », au temps de *L'Endormie*, d'une toute première version, jusqu'ici inédite, de *La Jeune Fille Violaine*, des troubles de l'adolescence, des désirs et des colères de *Tête d'Or* (première partie), puis, en le suivant « très tard », à l'autre rive de sa vie, au temps de la gloire, de l'Académie, des propos du soir, des derniers jours (deuxième partie). Dira-t-on que le *plus intime* reste entre cette aurore et ce crépuscule, au temps du partage de midi, du mariage, des premières paternités ? A la vérité, cette vue prise des deux extrémités d'une existence finit par plonger dans l'existence tout entière. En tenant fortement les deux bouts de la chaîne, Henri Mondor a su nous rendre perceptible l'onduation continue qui agite la chaîne de quatre-vingt-six années.

Il y est parvenu grâce à une attentive méthode de chercheur et d'érudit passionné. Toujours à l'affût de la citation significative, scrupuleux à l'identifier ; s'animant aux joies de la découverte, et déployant ce que l'on pourrait appeler le génie de l'autographe ; y employant toutes les ressources de l'investigation, la critique interne qui autorise à dater un texte (par exemple les deux actes inédits de

la toute première *Jeune Fille Violaine*), le compte des variantes, l'examen du vocabulaire, et jusqu'à la graphologie. Prudent, d'ailleurs, sachant douter, plaçant un *peut-être* à côté d'un *inédit* ; hésitant sur la date de *L'Endormie* (et une récente communication de M. Walzer a montré, dans le cinquième de nos bulletins, qu'il avait raison d'hésiter), incertain de ce que ce texte contient soit de presentiment, soit de souvenirs de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé. On le devine tenté par toute étude technique : étude des images, du rapport des idées et de leur figuration, et de ce qui y subsiste ou en disparaît des liens qu'établit le mot *comme* chez Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Claudel (c'est un point sur lequel nous nous proposons de revenir, en retrouvant ce livre dans un des prochains *Cahiers Paul Claudel*) ; étude encore de la palette de Claudel, du jeu des correspondances qui court à travers sa poésie et sa critique d'art, du « procédé synesthésique » qui en résulte ; même en un endroit (p. 282), du mécanisme de la mémoire involontaire ; du rythme des allitérations ; de la flore et de la faune de Claudel ; de ses lectures, des influences subies, de la fascinante figure de Camille Claudel. A tout moment, il donne l'idée d'une thèse des lettres ; il fait mieux : il suggère le plan ; mieux encore : les conclusions. Qu'il a raison de dire (p. 259) : « Peu échappent au professorat » !

Deuxième sens, plus authentique encore, plus profond : c'est le Claudel de Mondor qui se fait plus intime à travers ces pages ; c'est son intelligence de Claudel qui va s'enrichissant, pénétrant plus subtilement, plus délicatement, les replis d'une conscience en perpétuelle enquête et méditation. En ce sens, ce *Claudel plus intime* est un « Henri Mondor plus intime ».

Le médecin, le chirurgien, apparaît ici ou là, mais discrètement. Ce qu'on voit le plus souvent, c'est sa jeunesse, son besoin d'échapper, très tôt, à l'horizon des disciplines cliniques, tout en appliquant aux lettres les vertus intellectuelles qu'elles développent ; ses premières lectures de la *Nouvelle Revue Française*, de Georges Duhamel, ses échappées dans les boutiques du Quartier Latin, où il lui advint de découvrir des bronzes de Camille Claudel ; son apostolat claudélien auprès de ses camarades de Faculté ; ses tendresses mallarméennes qui se refusent rarement une citation, la suggestion d'une dette de *Tête d'Or* au *Faune* ; son attrait pour l'esprit et la magie de Paul Valéry, qui se trahit à des rapprochements, à des parallèles, à des dialogues ; la rencontre personnelle de Claudel, qui remonte à 1943. Au total, ce livre pourrait s'appeler : une vie avec les poètes. Sur-tout avec ce Paul Claudel qu'Henri Mondor accompagna jusqu'à la fin : le dernier poème en prose du maître lui est adressé ; c'est lui qui rédige pour un programme de la Comédie-Française, le dernier hommage à l'auteur de *L'Annonce* ; le dernier livre dont Claudel mourant ait coupé les pages est un livre de Mondor.

Tous ces souvenirs, toutes ces exaltations et ces mélancolies, se déroulent devant nous comme une conversation. Henri Mondor cause. Il annonce une citation, s'interrompt avant de la lâcher, laisse fuser quelques bouquets de vers au hasard du souvenir ou de la tentation, puis revient à son propos. Montaigne eût aimé ce procédé critique ; il se fût délecté à tant de citations, à la rencontre d'un esprit si riche de références et de réminiscences. Il n'eût trouvé, dans cette opulence et ce foisonnement, aucune faute de goût. On ne saurait trop admirer, en suivant dès sa jeunesse ce « carabin » devenu le Chirurgien (avec une majuscule, comme l'écrit Paul Claudel), une telle précocité et sûreté de goût. Et aussi un tel don de savourer. L'artiste repose sa main du scalpel pour manier le crayon. Car Henri Mondor dessine et ses dessins ont charmé Claudel. Que n'en a-t-il illustré son *Claudel plus intime* !

Pierre MOREAU.

Nous avons reçu de M. Eugène Roberto une très longue étude sur les sources de L'Endormie, ce premier drame de Paul Claudel dont nous avons parlé dans notre dernier bulletin. Dans cette étude on trouve des précisions quant à la date exacte de L'Endormie qui confirment les suggestions du Professeur Walzer. Nous avons cru bon de les reproduire ci-dessous.

Le manuscrit de *L'Endormie* (...) est un texte de quatorze grandes feuilles (22×27,3) non paginées. Ce n'est pas un brouillon mais une copie à l'écriture assez rapide et appliquée : quelques fautes d'orthographe, la plupart corrigées ; des mots biffés, et d'autres, surajoutés. Le texte est écrit pour être lu facilement.

Claudel datait *L'Endormie* de 1882-1883. Les critiques et les historiens littéraires l'ont généralement accepté. Cependant l'incertitude des deux années, la dédicace à Richard Heyd, l'expression déjà imprécise d'un article des *Nouvelles Littéraires* et la datation approximative des lettres de Paul Claudel au vicomte de Roton nous engagent à rechercher une date plus exacte. Un premier élément de précision nous est fourni par l'adresse du manuscrit : *31, boulevard Port-Royal*. Après avoir habité, à son arrivée à Paris (1882), boulevard du Montparnasse, puis rue Notre-Dame-des-Champs, le jeune Claudel s'installa à cette nouvelle et troisième adresse en 1886. La rédaction du manuscrit et son dépôt à l'Odéon sont donc de cette année, ou postérieures à cette date. Un deuxième élément, d'ordre interne, est donné par les traces visibles de lectures de Rimbaud qu'il est facile de retrouver dans *L'Endormie*. En particulier, les reflets des

premiers poèmes des *Illuminations*, parues dans la « Vogue » du 13 mai 1886, montreraient que le texte est encore postérieur à cette livraison. Henri Guillemin retient cet argument pour dater *L'Endormie* de 1886. Comme il montrait au poète les influences visibles de Rimbaud, Claudel n'a pas nié qu'effectivement elles y étaient. Et comme j'insistais auprès du critique, celui-ci m'écrivit : « Je ne puis que vous répéter ce qu'il m'avait dit, avec son bon rire : « Ah ! vous vous êtes aperçu de ça... oui, c'est vrai, je crois bien que j'ai un peu antidaté ce texte... On a toujours envie, quand on est vieux, de passer pour avoir été un enfant de génie. » Mais quels seraient les points de repère sûrs pour la dater de 1886 ? Serait-ce après mai-juin 1886 ? L'année de Rimbaud et de Notre-Dame ? Ou bien serait-ce 1887 l'année de Mallarmé ? Je crois que le texte, postérieur à mai 1886, est antérieur à la deuxième tentative de théâtre, *Une mort prématurée* (1888), tentative avortée elle aussi, mais pour d'autres raisons. Il serait contemporain de *La Messe des Hommes* (30 août 1886), du *Sombre Mai* et de *Ce qui n'est plus* (1887), de poèmes mythologiques en alexandrins, disparus, et de poèmes détruits par Claudel lui-même.

Eugène ROBERTO.